

peut se demander surtout si l'effort d'érudition méritoire dont fait preuve Patrick Galliou n'est pas un peu vain car Augustin Hamon, malgré ses nombreux travaux et son activisme n'a joué de rôle majeur dans aucun des domaines où il s'est investi, que ce soit sur le plan scientifique, politique ou littéraire. Compileur plus que chercheur, en marge d'un monde universitaire qui est alors en pleine structuration et qui regarde ses travaux avec dédain, il n'est par ailleurs qu'un « second couteau » du mouvement socialiste dont il rend compte de certaines évolutions – comme en témoigne son ouvrage sur le congrès de Londres de 1895 – plus qu'il ne l'influence. Son journal qui abonde en noms plus ou moins connus – et il en est de même de son abondante correspondance – constitue en quelque sorte un trompe l'œil qui masque mal une activité personnelle brouillonne et sans envergure.

L'individu, dont le caractère devait être conforme à l'image qu'en donnent deux témoins aussi différents que Georges Valois dans ses mémoires intitulées *D'un siècle à l'autre* et Louis Guilloux dans *L'herbe d'oubli* que cite fort à propos P. Galliou, est en outre, même si l'on peut éprouver quelque compassion pour lui et lui reconnaître une réelle sincérité doublée d'une volonté de préserver son indépendance, peu sympathique du fait de son antisémitisme – ce qui lui vaut les foudres de quelques anarchistes comme Kropotkine –, de son hostilité à Dreyfus – à la différence de Charles Brunellière, socialiste nantais avec lequel il était en relation et dont la personnalité était beaucoup plus attachante (cf. l'édition de leur correspondance²⁴) –, de son esprit déterministe et scientiste qui amène à se poser de sérieuses questions sur sa conception de l'humanité nouvelle qu'il cherchait à faire naître. Le titre choisi pour l'ouvrage et qui qualifie Augustin Hamon d'*En dehors* – titre que j'avais moi-même donné à mon mémoire de DEA soutenu à l'université de Brest en 1988 – me paraît en conséquence, avec le recul, critiquable dans la mesure où, faisant référence au journal créé par Zo d'Axa qui était un libertaire d'une autre trempe, il donne une image trop flatteuse du personnage.

Dominique LE PAGE

François Garnier. Prisonnier de guerre, 1939-1943, textes, dessins et peintures présentés par Louis PAPE, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire commune », 2013, 130 p. ill. n. b. et coul.

Ce petit ouvrage est riche par les illustrations et peintures qu'il contient sur la vie des soldats en 1939-1940 et sur celle des prisonniers de guerre. Le corpus est d'origine familiale, François Garnier étant le beau-père de Louis Pape, lui-même professeur honoraire d'histoire ancienne à l'université Rennes 2. Sont présentées

24. BOURRIGAUD, René, *Lettres nantaises : correspondance Brunellière-Hamon*, Nantes, Centre du mouvement ouvrier et du travail, 1990.

dans l'ouvrage quelque soixante-douze œuvres et des correspondances familiales que Louis Pape présente et resitue dans le contexte historique.

François Garnier (1914-1981) était illustrateur et peintre et, après la guerre, a été professeur à l'école régionale des beaux-arts de Rennes et à l'école régionale d'architecture de 1948 à 1978. Comme beaucoup d'enfants de sa génération, son enfance a été profondément marquée par la Grande Guerre et son souvenir. Il fait des études artistiques en Belgique pendant deux ans, puis à Paris, aux Beaux-arts, mais elles sont interrompues par le service militaire d'un an qu'il effectue en Algérie et termine comme infirmier. Revenu à Paris, il reprend ses études mais la déclaration de guerre le rattrape puisqu'il est mobilisable.

Si l'on a beaucoup ironisé sur la « drôle de guerre », on oublie que les deux à trois premières semaines de guerre ont vu des affrontements entre Français et Allemands ; François Garnier fait partie des troupes françaises concernées. Si cette phase allant de son service militaire au début de la guerre est connue par des courriers et peu illustrée, en revanche la débâcle, mais plus encore sa vie de prisonnier font l'objet de nombreux dessins et tableaux. Contraint et forcé, il dispose de plus de temps et nombre de scènes le marquent profondément, en particulier les débuts de la vie de prisonnier de guerre. Fait prisonnier à proximité d'Orléans, il est transféré au camp de Pithiviers ; si certains de ses camarades profitent d'une faible surveillance pour s'échapper, il ne le fait pas, considérant sans doute qu'il sera repris peu après et espérant comme beaucoup une libération prochaine.

Plusieurs dessins sont rares par le sujet abordé : le camp de Pithiviers avant qu'il ne soit transformé en camp de transit pour les juifs, la vie dans le camp, l'attente. Encore plus rare, le transfert vers l'Allemagne fait l'objet aussi de quelques dessins révélateurs ainsi que l'arrivée dans le premier camp. En revanche, les dessins concernant la vie dans le *Stalag* ou dans le *Kommando* rejoignent des dessins similaires, quant à leur sujet, réalisés par d'autres prisonniers. Plus exceptionnels sont ceux concernant les prisonniers russes et les déportés dits politiques, c'est-à-dire ayant appartenu à la Résistance (vraisemblablement ceux de Mauthausen).

François Garnier rentre en 1943 ayant réussi à se faire passer pour malade ; la plupart des prisonniers de guerre ne revinrent qu'après la capitulation allemande.

Voulant faire connaître un aspect souvent peu connu de cette guerre, l'éditeur ne prétend pas réaliser un ouvrage scientifique mais livrer un témoignage, quelques encadrés donnant les grandes lignes du contexte historique.

Jacqueline SAINCLIVIER